



LE POÈME ET L'HISTORIEN CEHTL, 6

NAM CUNCTA NEQUIT MEA FERRE THALLA.
TRAITEMENT DE LA MATIÈRE HISTORIQUE PAR UN
PANÉGYRISTE DU X^E SIÈCLE

PAR FRÉDÉRIC DUPLESSIS

MOTS-CLÉS : POÉSIE CAROLINGIENNE, *GESTA BERENGARII
IMPERATORIS*

Résumé : Les *Gesta Berengarii Imperatoris*, poème historique du début du X^e siècle, chantent les exploits de Bérenger I^{er} d'Italie. Ce panégyrique anonyme illustre la façon dont un poète carolingien se fait historien. L'étude des passages réflexifs du poème et leur confrontation avec le récit des événements révèlent que les choix du poète répondent à des logiques idéologiques, littéraires et politiques, qui font du poème une source historique aux multiples niveaux de lecture.

Abstract : The Gesta Berengarii Imperatoris is an historical poem from the beginning of the tenth century which sings the deeds of Berengar I of Italy. This anonymous panegyric illustrates how a Carolingian poet made himself into an historian. By studying the reflective passages of this poem in confrontation with the narrative of events reveals how the poet's choices follow ideological, literary and political logics, which make the poem into an historical source which can be read on many different levels.

Nam cuncta nequit mea ferre Thalia.

Traitement de la matière historique par un panégyriste du X^e siècle

FRÉDÉRIC DUPLESSIS (Doctorant/EPHE et IRHT, Paris)

Les *Gesta Berengarii Imperatoris* sont un panégyrique en vers anonyme, composé sans doute à la fin de l'année 915 ou en 916 en l'honneur de Bérenger d'Italie¹. La narration commence à la mort de Charles le Gros en 888 et s'achève sur le sacre de Bérenger par le pape en 915, événement qui est vraisemblablement l'occasion de la rédaction du texte. Ce poème est composé d'un prologue en distiques élégiaques et de quatre livres en hexamètres dactyliques (1090 vers en tout). On ne connaît pas le nom du poète, mais il s'agit probablement d'une personne liée à la culture véronaise et à la cour de Bérenger². Le texte est transmis par un seul manuscrit (Venezia Biblioteca Marciana, lat. XII 45) datant peut être de la seconde moitié du X^e siècle et qui comporte de nombreuses gloses, dont une partie est à attribuer au poète en personne.

¹ Dans le cadre de mon doctorat, je prépare une nouvelle édition de ce texte, accompagnée d'une traduction et d'un commentaire historique et littéraire.

² F. ERMINI, *Poeti epici latini del secolo X*, Rome, 1920, p. 201 : « L'autore ci è ignoto e quale si manifesta dai versi dell'alta o della media Italia, forse di Verona, e chierico letterato, o ludimagister, non monaco, forse uomo di legge o notaio [...] e amico dell'imperatore e beneficiato da lui ».

Le premier éditeur du texte, Adrien de Valois, attribue l'ensemble des gloses à l'auteur³, sur le modèle du poème d'Abbon de Saint-Germain sur le siège de Paris par les Normands. À l'inverse, plusieurs savants⁴ ont jugé que l'annotateur était un contemporain distinct de l'auteur. D'autres érudits, enfin, à la suite de Georg Heinrich Pertz⁵ et Paul von Winterfeld⁶, ont attribué une partie des gloses à l'auteur et une autre partie, les gloses les plus scolaires, à un contemporain qui les aurait ajoutées après coup. C'est ce point de vue médian que reprend Francesco Stella dans l'introduction de sa récente traduction italienne⁷.

Les sources narratives évoquant les événements du *regnum Italicum* durant ces années sont rares, les plus détaillées étant l'*Antapodosis* de Liutprand de Crémone (rédigée une quarantaine d'années après les *Gesta*), la « Continuation de Ratisbonne » des *Annales* de Fulda et la chronique contemporaine de Reginon de Prüm⁸. Face à la rareté des

³ *Carmen panegyricum de laudibus Berengarii Augusti*, éd. A. de Valois, Paris, 1663.

⁴ *Gesta Berengarii imperatoris. Beiträge zur Geschichte Italiens im Anfange des 10. Jahrhunderts*, éd. E. DÜMLER, Halle, 1871 et sa recension (A. PANNENBORG, *Historische Zeitschrift*, 26, 1871, p. 482-466), ainsi que E. BERNHEIM, « Der Glossator der *Gesta Berengarii imperatoris* », *Forschungen zur deutschen Geschichte*, 14, 1874, p. 138-154.

⁵ *Panegyricus Berengarii imperatoris*, éd. G. H. PERTZ, Hanovre, 1841 (MGH, *Scriptores*, 4), p. 190.

⁶ *Gesta Berengarii imperatoris*, éd. P. von WINTERFELD, Hanovre, 1899 (MGH, *Poetae latini aevi carolini*, 4-1), p. 355.

⁷ *Gesta Berengarii. Scontro per il regno nell'Italia del X secolo*, éd. F. STELLA, introduction par G. Albertoni, Pise, Ospedaletto, 2009 (*Scrittori latini dell'Europa medievale*, 1).

⁸ *Fuldenses sive Annales regni Francorum orientalis*, éd. F. KURZE, Hanovre, 1891 (MGH *Script. rer. Germ.*, 7) ; *Liudprandi Cremonensis opera omnia*, éd. P. CHIESA, Turnhout, Brepols, 1998 (*Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, 156) ; *Reginonis abbatis Prumiensis Chronicon cum continuatione Treverensi*, éd. F. KURZE, Hanovre, 1890, (MGH *Script. rer. Germ.*, 50).

informations, il est normal que les historiens aient utilisé ce panégyrique comme une source historique, non sans montrer souvent une certaine réticence. Ils se sont contentés de puiser dans le poème les informations qui ne se trouvaient pas dans les autres textes ou qui les précisaient.

Ces réserves s'expliquent par la nature de cette œuvre qui est qualifiée dans le manuscrit de Venise de *panegyricon*. C'est, en effet, un poème, qui plus est encomiastique, c'est-à-dire une œuvre qui n'est pas soumise à une chronologie fixe, qui peut recourir à l'ellipse, une œuvre partielle et donc partielle, car comme le dit le poète au début du livre I, « ma Thalie ne peut pas tout raconter » (*Gesta*, I, 15).

Cette affirmation annonce que le poète ne va faire qu'un rapide tour d'horizon de la généalogie du prince italien. Mais, placée juste après le *proemium*, une telle formule est tout sauf anodine. Elle vaut pour l'ensemble du poème et constitue en quelque sorte à la fois un programme et une clé de lecture. Le poète explique d'emblée qu'il ne va pas tout raconter. Son récit est donc le résultat d'un tri dans la matière historique. C'est cette opération que je souhaite étudier ici en m'arrêtant moins sur les écarts entre les faits historiques et la façon dont ils sont rapportés par le poète que sur les raisons et les fonctions de ces écarts. En tant que panégyrique rapportant des faits récents, les *Gesta Berengarii* posent de façon particulièrement intéressante la question du rapport entre discours poétique et discours historique.

Pour bien saisir les intentions du poète dans cette œuvre, il convient d'abord de chercher à comprendre ce que le poète anonyme entendait par « panégyrique » en confrontant textes théoriques et passages métatextuels. Une fois définies ce qu'étaient pour lui les caractéristiques d'un panégyrique, il est possible de confronter les intentions et leur réalisation poétique. Il en ressort que ce texte poétique peut être lu selon plusieurs angles qui nous renseignent autant sur les événements qu'il rapporte que sur le public pour lequel il a été composé.

1. *Qu'est-ce qu'un « panégyrique » au X^e siècle ?*

a. *Sens du terme panegyricum employé dans le titre donné par le manuscrit*

Le titre *Gesta Berengarii Imperatoris* n'a été donné qu'à partir du XV^e siècle sur le modèle des *Gesta Ottonis* de Hrotsvitha ou des *Gesta Friderici* d'Otton de Freising⁹.

Dans le manuscrit de Venise¹⁰, le texte s'intitule pompeusement en grec Τὸ ΠΑΝΗΓΥΡΙΚὸν ΒΕΡΕΝΓΑΡΙΪΟΥ ΤΟΥ ἌΝΙΚΗΤΟΥ ΚΑΪΣΑΡΟΣ («le panégyrique de l'invincible empereur Bérenger»). Le poème se revendique donc clairement comme étant un *panegyricon*, mais qu'entendait par là le poète ? Le choix de ce terme pour désigner un poème d'éloge épique est singulier à l'époque carolingienne. Les textes se rapprochant le plus des *Gesta Berengarii*, comme le poème d'Ermold le Noir en l'honneur de Louis le Pieux, ne l'utilisent pas. Cette réapparition du terme « panégyrique » a d'ailleurs déjà été soulignée par Francesco Stella, qui décrit ainsi le poème :

« *Gli anonimi Gesta Berengarii narrano in quattro libri di circa 1090 versi le guerre italiane e descrivono l'incoronazione imperiale del 915 con stile sicuro ed elegante, capace di amalgamare senza visibili suture massicce riprese da Stazio e dall'Ilias Latina, riesumando dopo un silenzio di secoli il termine Panegirico scritto in greco nella titolazione del poema* »¹¹.

⁹ *Gesta Berengarii imperatoris*, éd. P. von WINTERFELD, *op. cit.*, p. 354-355.

¹⁰ Le manuscrit de Venise est une copie datant de la seconde moitié du X^e siècle ou du début du XI^e siècle. On ne peut pas affirmer que le titre grec se trouvait déjà dans le modèle, mais il est plus que probable que ce titre provienne de l'auteur car il semble avoir une idée très précise de ce qu'est un panégyrique, comme nous allons le voir.

¹¹ F. STELLA, « La dinamica del consenso nelle lodi imperiali dei poeti carolingi e postcarolingi », dans *Dicere laudes. Elogio, comunicazione, creazione del consenso*, Atti del convegno internazionale Cividale del Friuli, 23-25 settembre 2010, Pise, Edizioni ETS, 2011, p. 359-381, p. 370-371.

Si l'on examine les emplois du nom dans ces différentes versions orthographiques (*panegyricum*, *panegyricus*, *panagericus*, *panagiricum*...¹²) et de l'adjectif *panegyricus* à l'époque carolingienne, on peut distinguer deux grands emplois, l'un positif, l'autre négatif¹³. Le terme est parfois employé simplement comme un synonyme recherché de laus. C'est le cas sous la plume de Milon de Saint-Amand dans son *De Sobrietate* (I, 427)¹⁴ ou plus tard dans ces vers de Sigebert de Gembloux où le terme prend même le sens éminemment positif d'hagiographie en qualifiant les vies métriques de saint Germain, de saint Ursmer et de saint Amand composées respectivement par Heiric d'Auxerre, Hériger de Lobbes et Milon de Saint-Amand :

*Cantat Heiricus Germanum Ursmarum Herigerus
Cuthberto chordas Beda movet lyricas,
Sobrius et Milo gratatur amanter Amando,
dant panegyricum quique suis proprium*¹⁵.

Heiric chante Germain, Hériger Ursmer,
Bède fait jouer les cordes de sa lyre pour Cuthbert,
Et le sobre Milon loue aimablement Amand,
Chacun offre son propre panégyrique à son saint.

¹² La version *panegyricum* que l'on trouve dans le manuscrit de Venise n'est pas la plus répandue et n'existe pas en grec classique. Il s'agit sans doute d'une hellénisation du neutre latin *panegyricum*.

¹³ Ces deux emplois se retrouvent notamment dans les glossaires : cf. G. GOETZ, *Corpus Glossariorum Latinorum*, Leipzig, 1901, t. VII, p. 43.

¹⁴ *Materie fandi series panegyrica abundat* (MGH, Poetae, 3, p. 628). Pour louer la sobriété, la « matière panégyrique », c'est-à-dire élogieuse, ne manque pas.

¹⁵ SIGEBERT DE GEMBOUX, *Passio sanctorum Thebaeorum, Mauritii, Exuperii et sociorum*, éd. E. DÜMMLER, *Sigebert's von Gembloux Passio Sanctae Luciae Virginis und Passio Sanctorum Thebeorum*, Preussische Akademie der Wissenschaften Berlin, *Abhandlungen der historisch-philologischen Klasse*, 1893, p. 44-125, p. 47.

Mais le plus souvent, le terme renvoie à un discours d'éloge excessif voire mensonger. Paschase Radbert, par exemple, dans son *Expositio in Psalmum*, présente le panégyrique comme un genre où l'on porte aux nues ce qu'on a décidé de louer¹⁶. Au XI^e siècle, Hermann Contract utilise ce mot pour désigner un discours creux¹⁷. Cette condamnation des panégyriques à l'époque carolingienne vient de la fin de l'Antiquité et notamment de Jérôme, pour qui le panégyrique est par nature mensonger :

Testor Iesum, cui illa servivit et ego servire cupio, me in utraque parte nihil fingere, sed quasi christianum de christiana, quae sunt vera, proferre, id est historiam scribere, non panegyricum, et illius vitia aliorum esse virtutes¹⁸.

Je prends à témoin Jésus – dont elle fut la servante et dont moi-même je souhaiterais d'être le serviteur – que, dans les deux sens, je n'invente rien ; je parle en chrétien d'une chrétienne. Donc, je n'avance que ce qui est véritable, c'est-à-dire j'écris une histoire et non pas un panégyrique ; ses défauts, chez d'autres, seraient des vertus. (trad. J. Labourt)

La définition la plus répandue du panégyrique est celle d'Isidore qui reprend les critiques de Jérôme. C'est cette

¹⁶ *Sed est repetitio nominis tropice figurata more panegyrico quo genere laudatores apud rhetores et saeculares viri loquuntur quando suis efferunt praeconiis quod laudare decreverunt (Expositio in Psalmum, XLIV).*

¹⁷ *Crede, panegyricis non haec me fingere vanis* (Hermann Contract, *Chronicon*, éd. G. H. PERTZ, Hanovre, 1843, (MGH, Scriptores, 5) p. 131).

¹⁸ *Epistola* 108, 21, éd. J. Labourt, Paris, CUF, 1955, p. 189 ; cf. PL 22, col. 898. Dans cette lettre, Jérôme fait l'oraison funèbre de sainte Paule. Il se défend ici de faire un éloge mensonger comme le font les panégyristes. Cette condamnation revient plusieurs fois chez Jérôme : « *Me non panegyricum, aut controversiam scribere, sed commentarium, id est, hoc habere propositum, non ut mea verba laudentur, sed ut quae ab alio bene dicta sunt, ita intelligantur ut dicta sunt* » (*Ad Galatas*, PL 26, col. 327) ; cf. aussi, *Epist.* 65, 11, éd. J. Labourt, Paris, 1953, p. 151 = PL 22 col. 629.

définition que l'on retrouve dans les glossaires, comme le *Liber Glossarum*, à l'époque carolingienne :

*Panegyricum est licentiosum et lasciviosum genus dicendi in laudibus regum, in cuius compositione homines multis mendaciis adulantur. Quod malum a Graecis exortum est, quorum levitas instructa dicendi facultate et copia incredibili multas mendaciorum nebulas suscitavit*¹⁹.

Le panégyrique est un genre exagéré et excessif [c'est-à-dire "débridée et maniéré"] qui consiste à louer les rois et dans lequel les hommes sont flattés par de nombreux mensonges. Ce fléau est apparu chez les Grecs dont la légèreté pourvue d'une éloquence et d'une façon de incroyables a suscité des nuées de mensonges.

Ainsi, les éléments constitutifs du panégyrique d'après Isidore sont le mensonge, la flatterie et l'excès, la démesure. Cet extrait d'Isidore se trouve dans le chapitre *De generibus opusculorum* où il expose différents genres d'opuscules en prose. Contrairement à la source de sa définition, Lactance, il ne fait pas explicitement référence aux panégyriques en vers. Mais sa définition s'applique autant aux discours en prose, comme le panégyrique de Trajan, qu'à ceux en vers comme les panégyriques de Claudien²⁰.

Cette définition isidorienne est reprise par les gloses contenues dans le manuscrit de Venise au fol. 1v. : *Panigiricum*

¹⁹ ISIDORE, *Etym.* VI, 8, 7. Isidore s'inspire ici d'un passage de Lactance : « accesserunt etiam poetae et compositis ad voluptatem carminibus in caelum eos sustulerunt, sicut faciunt qui apud reges etiam malos panegyricis mendacibus adulantur. quod malum a Graecis ortum est, quorum levitas instructa dicendi facultate et copia incredibile est quantas mendaciorum nebulas excitaverit » (*Divinae institutiones*, I, 15, 13, éd. S. BRANDT, Vienne, 1890 [CSEL, 19], p. 57).

²⁰ Sur la critique romaine de l'éloge, cf. L. PERNOT, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, 2 vol., Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1993, II, p. 512-513. L'auteur rappelle que les Romains associent les Grecs et la flatterie et qu'il y avait une conjonction entre la critique de l'éloge et la critique des Grecs.

est licentiosum et lasciviosum genus dicendi in laudibus regum. – Hoc genus dicendi a Grecis exortum est.

Que cette glose provienne de l'auteur ou d'un contemporain, on voit qu'elle est bien édulcorée. On ne parle plus des « nombreux mensonges » ; on a cherché à rendre le plus neutre possible cette description (*quod malum devient par exemple hoc genus dicendi*). Sortis de ce contexte négatif, *licentiosum* et *lasciviosum* perdent en partie leur connotation morale et redeviennent des termes techniques qui caractérisent tout discours poétique et non plus seulement les textes épidiectiques. Les deux mots, en effet, étaient déjà associés pour qualifier la poésie chez Quintilien où celui-ci expliquait que la narration dans un discours ne doit pas être sans ornement mais qu'elle ne doit pas non plus se laisser entraîner (*lascivire*) en imitant les excès des poètes (*imitatione poeticae licentiae*)²¹. Plus proche du poète, le commentaire de Remi d'Auxerre à Martianus Capella (que connaissait l'auteur des *Gesta*²²) affirme au début du livre I : *Poetarum est enim lascivire et ludere, philosophorum autem rerum veritatem subtili ratione investigare*²³.

Si l'on revient à la définition édulcorée donnée par la glose des *Gesta*, elle signifierait : « un panégyrique est un genre où l'on loue les rois avec l'excès et la liberté de ton propres aux poètes »²⁴. Pour le milieu dans lequel le poème a été composé et glosé, le genre panégyrique se définit d'abord par sa liberté dans le fond et dans la forme, liberté qu'il partage avec les

²¹ QUINTILIEN, *Institutio oratoria*, II, 4, 3, éd. L. RADERMACHER et V. BUCHHEIT, Leipzig, Teubner, 1971, p. 78.

²² Mes découvertes sur les relations entre l'école d'Auxerre et les gloses des *Gesta Berengarii* feront l'objet d'un prochain article.

²³ « Le propre des poètes est de badiner et folâtrer mais le propre des philosophes est de rechercher la vérité par la raison » (*Remigii Autissiodorensis Commentum in Martianum Capellam. Libri I-II*, éd. C. LUTZ, Leyden, 1962, p. 66).

²⁴ Dans le *Liber Glossarum*, on lit *Licentiosus – cui multa lice<n>t* (*Glossarium Ansileubi sive Librum Glossarum. Glossaria Latina*, 1, éd. W. M. LINDSAY, Paris, 1926, p. 340).

autres textes en vers²⁵. Il n'est donc pas étonnant que le poète se revendique de la muse de la comédie, Thalie. L'adjectif *lasciviosus* et Thalie sont souvent associés, en effet, soit que le terme qualifie la muse elle-même, soit qu'il désigne les poèmes qu'elle inspire²⁶. Le poème 664 de l'*Anthologie latine* en est probablement l'exemple le plus répandu²⁷. Ce texte, où chaque muse est décrite en un vers, nous présente « la comique Thalie qui se réjouit avec des paroles folâtres » (*comica lascivo gaudet sermone Thalia*).

Pour résumer, on constate que la définition du panégyrique donnée dans le manuscrit de Venise – définition qui provient sans doute de l'auteur du poème lui-même²⁸ – est originale car elle ne reprend ni les connotations négatives du terme ni son acception large comme synonyme de *laus*. Cette singularité s'explique peut-être par l'influence sur le poète anonyme des panégyriques tardo-antiques de Claudien ou de Sidoine. Ces textes, qui se présentent eux aussi comme des panégyriques, étaient peu diffusés à l'époque mais certains parallèles textuels²⁹ laissent penser que le poète a pu connaître les invectives de Claudien qui se trouvaient peut-être dans la

²⁵ On peut d'ailleurs se demander si, dans l'extrait de Sigebert de Gembloux cité plus haut, l'auteur ne choisit pas le terme *panegyricum* précisément parce qu'il évoque des textes en vers. Dans son acception positive, *panegyricum* semble désigner avant tout des textes métriques.

²⁶ Cf. MARTIAL, *Epig.* VII, 17, 4 ; STACE, *Silves*, II, 1, 116 et V, 3, 98.

²⁷ On le trouve, par exemple, dans le manuscrit de Munich Clm 14429 et dans le manuscrit latin 10307 de la Bibliothèque nationale de France.

²⁸ La glose qui retravaille Isidore est en parfaite adéquation avec le contenu du *proemium* : le lien entre Thalie et *lasciviosus* et l'insistance sur l'origine grecque du panégyrique dans le texte et dans la glose invitent à penser que l'auteur de la glose sur *panegyricum* est aussi l'auteur du titre en grec et des vers.

²⁹ CLAUDIEN, *In Ruf.* I, 175-176 est proche de *Gesta*, III, 26-27 et *Gesta*, IV, 24 semble reprendre CLAUDIEN, *In Entr.*, II, 349 ; voir aussi R. G. BABCOCK, « A Revival of Claudian in the Tenth Century », *Classica et Mediaevalia*, 37, 1986, p. 203-221.

bibliothèque de Vérone, la capitale de Bérenger³⁰. Quant à Sidoine, si les parallèles textuels sont minces, une glose cite directement plusieurs vers du panégyrique de Majorien (v. 40-42 et 46). Je n'ai pas trouvé de citations de Sidoine dans les sources utilisées par les gloses des *Gesta* et l'hypothèse la plus simple pour le moment est d'imaginer que le poète a eu accès aux panégyriques du poète auvergnat. Cette connaissance des panégyriques tardo-antiques pourrait expliquer que le titre grec utilise le mot dans un sens bien plus technique que les usages contemporains.

Pour compléter cet examen du titre donné par le manuscrit de Venise, il convient de regarder ce que dit le poème de lui-même. Ces passages métatextuels renseignent sur la matière retenue et sur le mode de traitement de cette matière.

³⁰ Ces deux textes apparaissent dans un manuscrit du catalogue de Lobbes découvert par François Dolbeau (F. DOLBEAU, « Un nouveau catalogue des manuscrits de Lobbes aux XI^e et XII^e siècles. I. Présentation et édition du texte », *Recherches Augustiniennes*, 13, 1978, p. 3-36) ainsi que dans la liste dite « de la bibliothèque de Charlemagne », qui pourrait décrire une partie de la bibliothèque capitulaire de Vérone, d'après Claudia Villa (C. VILLA, « La tradizione di Orazio e la 'biblioteca di Carlo Magno' : per l'elenco di opere nel codice Berlin, Diez B. Sant. 66 », dans *Formative Stages of Classical Traditions: Latin texts from Antiquity to Renaissance*, Proceedings of a conference held at Erice, 16-22 October 1993, dir. O. Pecere et M. D. Reeve, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, 1995, p. 229-322). Ces textes sont sans doute arrivés de Vérone en Flandre au cours d'un des voyages de l'évêque de Vérone Rathier mais pour étayer cette supposition, il faudrait confirmer l'hypothèse de Claudia Villa, qui a été remise en question par plusieurs publications ultérieures : cf. T. LICHT, « Additional Note on the "Library Catalogue of Charlemagne's Court" », *The Journal of Medieval Latin*, 11, 2001, p. 210-212 ; M. M. GORMAN, « The Oldest Lists of Latin Books », *Scriptorium*, 58, 2004, p. 48-63 ; W. BERSCHIN, « An Unpublished Library Catalogue from Eighth-Century Lombard Italy », *The Journal of Medieval Latin*, 11, 2001, p. 201-209. Claudia Villa elle-même a évolué sur ce point : cf. C. VILLA, « Cultura classica e tradizioni longobarde : tra latino e volgari », dans *Paolo Diacono. Uno scrittore fra tradizione longobarda e rinnovamento carolingio*, éd. P. Chiesa, Udine, Forum, 2000, p. 575-600.

b. Les passages réflexifs du poème

L'ouverture du texte reprend paradoxalement la position isidorienne sur les panégyriques mais en la limitant aux panégyriques antiques :

*Graecia quaesitis cecinit si regna loquelis,
Moribus insulsos et religione tyrannos,
Tolleret ut quosdam immerito super astra beandos,
Quos Lachesis nigro satius damnauit Auerno ;
Roma suos uario uexit si figmine post hanc
Augustos ad tecta poli radiata perenni
Vibratu, simul hos Stigio sorbente baratro,
Induperatorem pigeat laudare nitentem
Christicolas quid enim caelum reserantibus undis,
Quodque replet Domini mundum spiramine totum³¹.*

Si la Grèce a chanté ses rois avec des paroles raffinées,
Ces tyrans dont la vie et la religion étaient vaines,
Au point de porter aux nues des hommes qui ne méritaient
pas d'être admirés
Et que Lachésis condamna plutôt au noir Averno ;
Si, plus tard, par diverses fictions, Rome a élevé
Ses Augustes jusqu'aux toits du pôle rayonnant d'un éternel
éclat,
Alors même que le gouffre infernal du Styx les
engloutissait,
Pourquoi déplairait-il alors aux Chrétiens de louer un
brillant souverain,
Quand les eaux du baptême lui ouvrent le ciel,
Et qu'il remplit le monde entier du souffle du Seigneur ?

Le poète compare son éloge de Bérenger aux panégyriques des souverains antiques. Pour lui, ce ne sont pas les moyens rhétoriques des anciens panégyriques qui sont critiquables mais leur objet. Dès lors que l'éloge est mérité, pourquoi s'en priver ? Cette posture est fréquente chez les poètes tardo-antiques et médiévaux qui reprennent les formes de la poésie païenne et l'appliquent à un sujet chrétien. Une des

³¹ *Gesta*, I, 1-10.

principales sources de ce motif est le début du Carmen Paschale en vers de Sedulius (I, 17-28) et cette opposition rhétorique entre les mensonges des païens et la vérité des sujets chrétiens devient un topos à l'époque carolingienne pour débiter une vie de saint³². Mais, là encore, le poète anonyme fait preuve d'originalité et même d'audace car il applique ce schéma à l'éloge d'un prince chrétien et non plus à celui du Christ ou d'un saint. Il ne dénonce pas la littérature païenne en général mais précisément les discours d'éloge adressés aux rois et aux empereurs. Ce faisant, il s'inscrit néanmoins dans une tradition gréco-romaine qu'il se propose de renouveler.

La référence aux Grecs est particulièrement intéressante car – comme le choix des caractères grecs pour le titre – elle fait écho à la définition isidorienne du panégyrique, dont le glossateur a gardé le passage attribuant aux Grecs l'origine du genre panégyrique. Dans le manuscrit, d'ailleurs, cette partie de la glose (*Hoc genus dicendi a Grecis exortum est*) est inscrite un peu plus bas en marge du premier vers et non pas à côté du titre : elle glose donc le *Graecia* du premier vers et non le *panegyricon* du titre grec). L'insistance sur le grec dans le titre et dans la glose est en parfaite cohérence avec l'utilisation de *Graecia* comme premier mot du poème. Il y a de fortes chances pour que cette glose et ce titre proviennent de l'auteur lui-même qui voulait par là souligner qu'il se situe dans une tradition païenne qu'il va christianiser. Dans ce passage, le texte et la glose ne feraient qu'un, le poème et la glose se complétant l'un l'autre : les Grecs ont inventé le panégyrique, les Romains l'ont repris, à nous désormais de l'appliquer aux vrais sujets de louange.

³² On le trouve notamment dans la préface de la *Vita beati Soli* d'Ermenrich d'Ellwangen, dans les premiers vers du prologue de la *Vita sancti Blaitmaici* de Walahfrid Strabon ou encore au début de la *Vita sancti Amandi* de Milon (proemium, v. 21-38). L'ouverture des *Gesta Berengarii* entretient avec cette tradition littéraire des rapports complexes que j'approfondis dans ma thèse.

Dans cette ouverture, le poète légitime le choix de la forme par le contenu du poème en développant un premier argument : un panégyrique chrétien n'est pas le lieu du mensonge mais de la Vérité.

Arrive ensuite un deuxième argument : la fonction de ce panégyrique chrétien est de sauver de l'oubli les faits de Bérenger : *Nonne vides, tacitis abeant ut saecla triumphis, Quos agitat toto orbe colendus homo ?* (Prologue, 23-24)³³.

Bérenger est un héros « dont la genèse et les exploits doivent être lus » (*Berengarium genesi factisque legendum, Gesta, I, 11*). Le panégyrique se veut donc récit des faits passés. Le poète, témoin des triomphes de Bérenger, veut les coucher par écrit pour la postérité. Ce rapport à la mémoire rapproche les *Gesta* de l'histoire et ce n'est pas un hasard si la muse Clio apparaît à son tour à la toute fin du poème (*Gesta, IV, 205*).

Isidore définit l'histoire comme un récit du passé fondé avant tout sur une observation directe des faits ayant pour fonction de garder la trace des actions anciennes³⁴ :

*Historia est narratio rei gestae, per quam ea, quae in praeterito facta sunt, dinoscuntur. Dicta autem Graece historia ἀπὸ τοῦ ἱστορεῖν, id est a videre vel cognoscere. (...) Historiae autem ideo monumenta dicuntur, eo quod memoriam tribuant rerum gestarum*³⁵.

L'histoire est le récit des événements ayant eu lieu, grâce auquel nous connaissons ce qui s'est déroulé dans le passé. Le mot "histoire" vient du grec ἱστορεῖν, qui signifie "voir" ou "connaître". [...] C'est pourquoi nous qualifions les histoires de "monuments", parce qu'elles perpétuent le souvenir des événements ayant eu lieu.

³³ Ne vois-tu pas comme les siècles s'effacent si l'on tait les triomphes / Qu'accomplit un homme que toute la terre doit honorer ? »

³⁴ C'est un topos que l'on trouve aussi au début du livre I de l'*Antapodosis* de Liutprand (*Liudprandi Cremonensis opera omnia*, éd. P. Chiesa, *op. cit.*, p. 4).

³⁵ *Etym.* I, 41.

La liberté dans le choix et le traitement de la matière³⁶ constituent néanmoins une différence avec le travail de l'historien car le poète ne sauve pas de l'oubli l'ensemble des *gesta Berengarii*. Les objets du chant du poète d'après ses vers sont les « triomphes » (prol., 23), les *facta* (prol., 30) de « l'empereur éclatant » (I, 8) et ses *labores* (IV, 206). Le poète se concentre sur les succès de Bérenger, il n'est donc pas étonnant de ne pas trouver de récit de défaite dans les *Gesta*.

Le travail du panégyriste est avant tout un travail de tri et le poète insiste sur ce point à plusieurs reprises. Il ne souhaite « raconter que quelques exploits du héros divin³⁷ », il lui suffit « d'avoir évoqué ces mille exploits en ses vers³⁸ ». On retrouve le verbe *tango*, « toucher », au milieu du catalogue des armées de Bérenger et de Gui, au moment où le poète précise qu'il ne présente que les principaux généraux des deux camps :

*Vacat non denique vulgus
Instabili motum studio modicisque magistris
Profari, quandoque manent hii sorte labores
Doctiloquos ; michimet summam tetigisse duelli
Sufficiat*³⁹.

Le temps finit par manquer pour évoquer la foule
Emportée par un engouement éphémère et des chefs moins
illustres ;
Puisque cette tâche laborieuse doit un jour échoir à des
hommes plus savants que moi,
Qu'il me suffise d'avoir évoqué le cœur du conflit.

³⁶ Cf. L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge, op. cit.*, II, p. 668-669 : « La première caractéristique du récit encomiastique, par rapport au récit de type historique, est la discontinuité. [...] Même suivie, la narration reste entrecoupée ». Aussi, l'éloge serait « moins riche en faits », « moins précis », du fait du « caractère généralement stylisé ou allusif des œuvres épidiectiques ». Cela est d'autant plus vrai à l'époque antique, car le récit venait ponctuellement illustrer l'éloge.

³⁷ *Gesta*, Prol., 30 : *Sat mihi pauca uiri ponere facta pii.*

³⁸ *Gesta*, IV, 206 : *Mille mihi satis est metris tetigisse labores. Mille peut porter aussi bien sur labores que sur metris.*

³⁹ *Gesta*, II, 38b-42a.

Ce verbe *tetigisse*, que je traduis par « avoir évoqué », est donc utilisé deux fois par le poète pour décrire son rapport à la matière historique. L'auteur insiste sur le fait qu'il se contente d'effleurer les faits et qu'il laisse à d'autres le soin de compléter son travail.

Ce tri dans la matière historique se voit parfaitement lorsque le poète aborde la généalogie de Bérenger :

*Stirpe recenseta, generis quo stemmate pollet,
Scire vacat ; nam cuncta nequit mea ferre Thalia.
Francigenam fateor Karolum praenomine Magnum,
Quem tellus axi tremuit subiecta rigenti,
Quamque petens linquensque luit Sol aureus undas,
Et quam torret equis totiens invectus anhelis.
Prodit avis atavisque illo de sanguine rector
Ausoniae. Karoli sed enim nutritus alumni
Rite sub imperio, simili qui nomine Romam
Postremus Francis regnando coegit habenis⁴⁰.*

Après avoir considéré l'origine de sa race, il est inutile de connaître de quels ancêtres il tire sa puissance, Car ma Thalie ne peut pas tout raconter. C'est du Franc Charles que je parle, celui qu'on surnomme le Grand, Devant qui tremblèrent la terre voisine du pôle glacé Et celle que le Soleil d'or aborde et abandonne lorsqu'il baigne les ondes Et celle qu'il brûle tant de fois, tiré par ses chevaux haletants, De cet illustre sang descend, par ses aïeux et ses bisaïeux, le commandant De l'Ausonie. Mais il fut élevé dignement Sous le règne du descendant de Charles, qui, sous le même nom, Fut le dernier roi à diriger Rome avec des rênes franques.

Ce passage est important pour comprendre la réécriture de l'histoire par le panégyriste. Il s'agit de présenter Bérenger

⁴⁰ *Gesta*, I, 14-23.

comme un descendant des Carolingiens, ce qui est exact techniquement, mais seulement du côté maternel. La mère de Bérenger, Gisèle, est la fille de Louis le Pieux et Bérenger est donc l'arrière-petit-fils de Charlemagne. Pour décrire les origines de Bérenger, l'auteur consacre quatre vers à la figure éminemment prestigieuse de Charlemagne, puis réunit le reste des ancêtres de Bérenger dans la formule virgilienne *avis atavisque*, avant d'évoquer Charles le Gros. Cette ellipse importante, qui passe sous silence l'illustre ascendance unrochide, crée l'impression que Bérenger descend aussi de Charles III, d'autant plus que le poème joue sur les deux sens d'*alumnus*, donnés par le glossateur (*alumnus est, qui nutrit et qui nutritur*). Certes, Charles III est l'*alumnus*, le descendant de Charlemagne, mais, en rapprochant par un contre-rejet *nutritus* et *alumni*, le poète nous invite à penser aussi au sens actif du terme et laisse ainsi croire que Charles a élevé Bérenger comme son propre fils. Dans cette perspective, Bérenger apparaît comme le réel successeur des Carolingiens en Italie⁴¹ et il est naturel que Charles III lui lègue la couronne italienne sur son lit de mort dans la suite du poème. Ce passage non seulement ne rappelle pas que Bérenger n'est carolingien que par sa mère, mais en plus, avec cette ambiguïté volontaire, il développe un discours de propagande en faveur de Bérenger, propagande bienvenue au moment où l'ancien marquis de Frioul obtient la couronne impériale.

Ces différents exemples indiquent que le poète opère des choix, qui vont présenter Bérenger sous un jour favorable. Le panégyrique n'est pas un compte rendu exhaustif du passé mais une sélection condensée des événements. Il y a donc deux œuvres – une en plein et une en creux – et, dès lors, deux modes de lecture, car il convient d'étudier non seulement ce que le poète a conservé mais aussi ce qu'il a rejeté, en tentant chaque fois d'expliquer ces choix.

⁴¹ De façon significative, le poème ne parle que du royaume d'Italie, preuve que l'idée de la division de l'empire carolingien était entrée dans les mentalités au début du X^e siècle.

Si l'on résume les résultats de cette enquête, la conception que se fait le poète de ce qu'est un panégyrique repose sur quatre éléments liés entre eux. Le panégyrique est tout d'abord un discours d'éloge (*laudes* est d'ailleurs le dernier mot du texte). Cet éloge est marqué par une grande liberté dans le fond et dans la forme (*licentiosus*). De façon complémentaire, il doit être une œuvre plaisante (*lasciviosus*), c'est-à-dire une œuvre littéraire qui n'est pas tenue au sérieux et à la rigueur scientifique comme les écrits philosophiques. Au moment de déclamer son poème au nouvel empereur, le poète demande ainsi que toutes les préoccupations sérieuses soient mises de côté⁴². Enfin, écrire un panégyrique consiste avant tout à évoquer les événements (*tetigisse*), opérer une réduction des faits à leur essence.

Voyons dès lors comment ce programme donné par le titre et les passages réflexifs du poème se réalise dans le récit des événements historiques.

2. Typologie des « licences » du panégyriste

On peut distinguer trois grands types de libertés prises avec le déroulement historique des faits : les récits biaisés, les ellipses et les modifications de la chronologie⁴³.

Le panégyrique est un récit d'éloge, le poète cherche donc à présenter les événements le plus favorablement possible pour son héros. C'est pourquoi il oriente son récit en faveur de Bérenger. Néanmoins, il ne peut pas aller totalement à

⁴² *Gesta*, Prol., 21-22 : *Seria cuncta cadant, opto, et labor omnis abesto, Dum capiti summo xenia parva dabo.*

⁴³ Pour illustrer mon propos, j'ai placé en annexe une comparaison entre la chronologie donnée par les *Gesta* et une chronologie basée sur la reconstitution des événements par les historiens. La plupart de ces écarts ont été soulignés depuis longtemps, notamment dans l'introduction de l'édition du texte par Ernst Dümmler (*Gesta Berengarii imperatoris, op. cit.*). La synthèse la plus récente consacrée au récit historique des *Gesta* reste le livre d'Alfred Ebenbauer (A. EBENHAUER, "Carmen historicum". *Untersuchungen zur historischen Dichtung im karolingischen Europa*, Vienne, Wilhelm Braumüller, 1978, p. 175-198 et 404-413).

l'encontre de la réalité. Il faut bien avoir à l'esprit que les événements les plus anciens racontés par le poète ont moins de trente ans lorsqu'il compose son panégyrique – vraisemblablement vers 916 : cela signifie qu'il n'est pas totalement libre face à un auditoire en grande partie contemporain des épisodes rapportés. Cela se voit nettement pour les grands événements ponctuels comme les batailles. Si le panégyrique présente la première bataille comme un franc succès, il a dû pourtant s'agir d'une bataille indécise, suivie d'une trêve de plusieurs mois pendant laquelle chacun refait ses forces, comme le raconte Erchempert⁴⁴. La seconde bataille contre Gui s'achève au beau milieu de la nuit sans vainqueur. Ce silence est révélateur sous la plume d'un panégyriste et vient taire une défaite indiscutable de Bérenger. Le poète a choisi de repousser l'indicible de cette déroute dans le passage entre le livre II et le livre III. Comme il ne peut affirmer que Bérenger a remporté la seconde confrontation avec Gui, il doit biaiser. De même, il ne peut cacher à son public véronais que Louis de Provence s'est emparé de Vérone, le cœur du royaume de Bérenger. Pour expliquer cet épisode délicat, il avance alors la maladie de Bérenger. Pour décoder cette écriture orientée, il faut, pour ainsi dire, souvent redescendre d'un cran le curseur épideictique.

⁴⁴ *Historia Langobardorum Beneventanorum*, éd. G. WAITZ, Hanovre, 1878 (MGH, *Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum*), cap. 82, p. 264. Le récit d'Erchempert est celui retenu par Girolamo Arnaldi dans son article biographique consacré à Bérenger (G. ARNALDI, « Berengario I », *Dizionario biografico degli Italiani*, IX, Rome, 1967, p. 1-26). Liutprand de Crémone et la chronique du Mont-Cassin parlent, à l'inverse, d'une victoire de Gui. L'issue de la bataille *ist nicht ganz sicher* écrit Alfred Ebenbauer ("*Carmen historicum*", *op. cit.*, p. 183). Gui n'avait pas la supériorité numérique, contrairement à ce qui arrivera durant la rencontre suivante, et Bérenger a dû rester maître du champ de bataille. En tout cas, il n'y a pas eu de victoire franche car les deux camps s'affrontent à nouveau seulement quelques mois plus tard.

Les ellipses et omissions sont une autre manifestation de la *licentia* du poète, qui vient renforcer l'orientation du récit⁴⁵. Le récit comporte trois grandes ellipses : entre la défaite face à Gui et l'expédition de Zwentibold (février 889-automne 893), entre la mort de Lambert et la seconde expédition italienne de Louis de Provence (novembre 898-905), et entre la retraite de l'armée de Louis l'aveugle et le couronnement impérial de Bérenger (fin 905-915). À côté de ces grandes ellipses, le récit est émaillé d'omissions d'événements ponctuels. Ainsi les couronnements à Pavie et à Rome de Gui, Lambert, Arnulf et Louis sont-ils systématiquement passés sous silence. Cela crée bien sûr l'impression que Bérenger est le seul personnage digne d'être roi et empereur. Cette sélection des couronnements n'est pas propre au panégyriste de Bérenger ; Liutprand de Crémone n'évoque, pour la même période, aucun couronnement officiel⁴⁶.

Les raisons de ces ellipses et omissions sont multiples. Elles participent tout d'abord de l'éloge. La première grande ellipse (février 889-automne 893) correspond à un moment où Bérenger est un personnage affaibli, qui ne contrôle qu'une partie du nord-est de l'Italie. De cette période, nous n'avons conservé que six diplômes émis par la chancellerie de Bérenger, ce qui est peu, comparé à la production de l'ensemble de son règne. Les années 890-891, au cœur de la période en question, sont particulièrement creuses puisque nous n'avons conservé aucun diplôme pour ces deux années. De plus, tous ces diplômes sont émis depuis Vérone, ce qui confirme le faible rayonnement politique de Bérenger à cette époque de sa carrière. Il est fort naturel que le poète choisisse de passer ces années sous silence car il ne s'y déroule pas de

⁴⁵ Le récit de la bataille du livre II des *Gesta* est un exemple de récit biaisé reposant sur une ellipse : la défaite de Bérenger est passée sous silence et remplacée par la tombée de la nuit sur le champ de bataille.

⁴⁶ Tout comme le poète des *Gesta* cache les succès des opposants de Bérenger, Liutprand passe sous silence ces couronnements impériaux : cf. P. BUC, *Dangereux rituel. De l'histoire médiévale aux sciences sociales*, Paris, 2003, p. 24.

gesta. La deuxième ellipse importante (novembre 898-905) se justifie sans doute par la lourde défaite des Italiens conduits par Bérenger face aux Hongrois en 899, car cette débâcle lui fait perdre à nouveau son autorité sur une grande partie du *regnum Italicum*. À l'inverse, on peut dire que, mis à part le début et la fin du panégyrique, les périodes sur lesquelles se concentre l'action sont toujours des moments où il y a un conflit, contre les Widonides d'abord, puis contre Louis. Enfin, la dernière ellipse (fin 905-fin 915) est plus délicate à expliquer. On peut avancer que l'absence de conflits entraînant l'absence de « triomphes », il était naturel de ne pas s'y arrêter. En outre, les *Gesta Berengarii* sont centrés sur la rivalité entre Bérenger et Gui ; une fois ce dernier décédé, il est normal que la chronologie soit moins resserrée. La fonction épидictique et idéologique du poème ne suffit pas à expliquer les ellipses et omissions ; on voit que des logiques d'économie littéraire entrent en jeu : les silences permettent de donner du rythme à la narration.

Ces logiques littéraires sont encore plus importantes pour le dernier type de « licences », les modifications et simplifications de la chronologie des faits. Ces transformations permettent d'éviter les doublons. Par exemple, Arnulf de Carinthie a mené deux expéditions en Italie, une en 894, une seconde en 896. Le récit des *Gesta* fait fusionner les deux en une seule. De même, Louis de Provence est venu par deux fois concurrencer Bérenger. Là encore, le poème condense l'expédition des années 900-902 et celle de 905 en une seule. En outre, les modifications accentuent le caractère dramatique du récit, comme c'est le cas pour la date de la mort de Gui de Spolète. Décédé normalement en 894, après la première expédition d'Arnulf, Gui rend l'âme dans les *Gesta* après la prise de Rome par Arnulf et son retour en Germanie, c'est-à-dire en 896⁴⁷. En repoussant la mort de Gui

⁴⁷ Lors de la descente d'Arnulf et Bérenger sur Rome, Gui est encore en vie et, après le départ de l'armée d'Arnulf, il s'apprête à marcher à nouveau contre Bérenger (*Gesta*, III, 161-165). Le récit de la mort du Widonide ne

de deux ans, le poète renforce la durée de l'opposition entre Bérenger et Gui. Il rend ainsi l'histoire plus dramatique.

Si la plupart des écarts entre la chronologie reconstituée et le récit des *Gesta Berengarii* peuvent s'expliquer par la nature épique et littéraire du poème, on peut parfois se demander néanmoins si ces modifications sont conscientes ou si l'auteur n'est pas tributaire de ses sources historiques. La question se pose pour les événements du livre III sur lesquels je vais insister plus bas et pour la date de l'aveuglement de Louis de Provence. Le livre IV s'ouvre ainsi : *Quarta igitur Latio uixdum deferbuit aestas* (« Un quatrième été avait à peine réchauffé ainsi le Latium », *Gesta* IV, 1). Cette formule virgilienne indique le temps qui s'est écoulé entre la mort de Lambert qui achève le livre III et l'expédition de Louis de Provence en Italie qui ouvre le quatrième livre du panégyrique. Or, Lambert est mort accidentellement en octobre 898. Le « quatrième été » suivant est donc celui de l'année 902. Cette date ne correspond au début d'aucune des deux expéditions italiennes de Louis de Provence. Par ailleurs, les sources narratives et les diplômes concordent pour dater l'aveuglement de Louis entre le 21 juillet et premier août 905. Outre les *Gesta*, l'unique source qui porte cette date est une chronologie se trouvant dans un manuscrit aujourd'hui à Monza (Monza, Archivio Capitolare, F 9, f. 2r-4v) et édité sous le nom d'*Annales Alamannici, continuationes Sangallenses*⁴⁸ : *902. Ipse Hludovicus a Perengario rege et Bauguaoriis in Verona captus et cecatus*. Ces annales de Monza reprennent jusqu'en 881 les *Annales Alamannici* conservées dans un autre manuscrit⁴⁹

peut donc pas être lu comme une analepse. Par contre, les préparatifs militaires précédant sa mort ont réellement eu lieu mais après le premier retour au nord des Alpes du roi de Francie orientale en 894. Le poète transpose donc après le second retour d'Arnulf en 896 des événements ayant eu lieu après sa première expédition en Italie.

⁴⁸ MGH SS 1, p. 55. Ces annales ont été recopiées par les *Annales Einsidenses* où l'on trouve la même date (MGH, *Scriptores* 3, p. 140).

⁴⁹ Les éditeurs le nomment *codex Turicensis* (St. Gallen, Stiftsarch., Ms. Zürich Nr. 1, fol. 2v-3r).

mais, à partir de 882 et jusqu'en 912, leur texte est original. Copiées sans doute aux alentours de Saint-Gall, ces annales s'intéressent naturellement aux événements de Souabe mais aussi aux affaires du nord de l'Italie⁵⁰. On peut se demander ici si la date avancée par le poète n'est pas un reflet de ses sources, qu'il s'agisse du manuscrit de Monza ou d'une source proche.

En définitive, le panégyrique de Bérenger ne reflète qu'une partie de la réalité des faits racontés. Les « licences » examinées s'appliquent aussi bien au niveau de la macrostructure de l'œuvre, c'est-à-dire les quatre livres, qu'au niveau d'un seul livre ou d'un épisode. Ces transformations peuvent s'expliquer de plusieurs façons, qui ne s'excluent pas réciproquement : impératifs épidiectiques et idéologiques, logiques littéraires, dépendance du poète vis-à-vis de ses sources orales ou écrites. Ces libertés prises avec la réalité nous renseignent sur ce qui pouvait être dit et sur la façon de le dire. Mais l'étude d'un panégyrique ne doit pas se limiter à cet examen des « écarts », il faut aussi s'intéresser à ce qui est conservé par le poète, à ce qu'il a jugé « essentiel ».

3. *Quels gesta ont été gardés et pourquoi ?*

a. Une trame d'ensemble simple

Si l'on considère l'œuvre dans son ensemble, elle peut se lire comme un mélange d'hagiographie et d'épopée décrivant une série d'épreuves que le héros surmonte jusqu'à son apothéose à Rome. Débutant par la mort de l'empereur Charles le Gros, le récit s'achève sur le couronnement impérial de Bérenger qui restaure l'ordre du cosmos, perturbé successivement par Gui de Spolète, Lambert, puis Berthe de Toscane et Louis de Provence.

⁵⁰ Ces différentes annales ont été éditées par Walter Lendi (*Untersuchungen zur frühalemannischen Annalistik. Die murbacher Annalen mit Edition*, Fribourg, 1971).

Cette trame narrative est particulièrement claire dans les trois premiers livres, centrés sur l'opposition entre Bérenger et Gui de Spolète et s'achevant sur la mort de Gui puis sur celle de son fils, Lambert. Le poète pense et construit cet antagonisme sur le modèle virgilien du couple Enée/Turnus⁵¹. Cet affrontement donne toute sa dynamique au récit des trois premiers livres des *Gesta* et conditionne le choix des événements rapportés. Le livre I raconte le couronnement royal de Bérenger, la paix qui s'ensuit jusqu'au début des hostilités contre Gui et la première bataille près de Brescia (février 888-octobre 888) ; le deuxième livre se déroule jusqu'à la seconde bataille (octobre 888-février 889). Ainsi, la moitié du panégyrique narre des événements concentrés sur moins d'un an et demi et rythmés par le conflit entre Gui et Bérenger. La trame du livre III est plus lâche : elle commence en automne 893 et s'achève avec la mort de Lambert en 898. Là encore, le poète a choisi de se focaliser sur la rivalité entre Bérenger et les Widonides, rivalité factice car Gui est mort en novembre 894. Il réussit à donner artificiellement une impression d'unité, notamment en faisant fusionner les deux expéditions d'Arnulf et, comme nous l'avons vu, en déplaçant la mort de Gui. Cela donne le sentiment que Bérenger passe tout son temps l'arme au poing à combattre Gui, alors que la réalité fut tout autre. Le livre IV, enfin, vient célébrer la victoire de Bérenger en consacrant une centaine de vers à son couronnement impérial à Rome par le pape Jean X.

b. Le caractère essentiel des détails

Au niveau de sa macrostructure, il est évident que le récit des *Gesta* tend à la schématisation. Pourtant, malgré ce travail de simplification, le poète a conservé de nombreux épisodes a

⁵¹ Cf. F. ERMINI, *Poeti epici latini del. sec. X*, Rome, 1920, p. 204 ; G. CHIRI, *La poesia epico-storica latina dell'Italia medievale*, Modène, 1939, p. 16-19 ; D. SCHALLER, « La poesia epica », dans *Il Medioevo latino*, Vol. I : *La produzione del testo*, 2 tomes, dir. G. Cavallo, C. Leonardi et E. Menesto Rome, Salerno (Lo spazio letterario del Medioevo, 1) 1993, t. II, p. 29.

priori accessoires. Dans un poème qui ne cesse de répéter qu'il ne peut pas tout raconter, ces détails sont tout sauf anodins. Ils constituent autant de point d'appuis pour interroger un récit en apparence lisse. Il s'agit de comprendre pourquoi l'auteur a conservé tel ou tel élément. Si l'examen des « écarts » historiques du récit recherchait les informations manquantes, cette nouvelle approche porte sur les informations, pour ainsi dire, en trop. Le premier travail portait avant tout sur la chronologie et la narration des faits, ce second dépasse la chronologie et pose la question de la réception de l'œuvre.

L'exemple le plus frappant est sans doute cette allusion au personnage de Jean Courte-Braie qui avait dû trahir la cause de Bérenger pour rallier Louis en 905 et qui tente de se sauver lorsque le roi italien reprend la ville :

*Tu ponens etiam curtum femorale Iohannes,
Alta tenes turris, si forte resumere vitam
Sit potis ; hinc traheris tamen ad discrimina mortis,
Et miser in patria nudus truncaris barena⁵².*

Toi aussi, Jean, en enlevant tes « courtes braies »,
Tu te réfugies au sommet d'une tour, au cas où il te serait
possible de sauver ta vie ;
Mais tu en es arraché et conduit vers les souffrances de la
mort,
Et, pauvre de toi, tu es décapité, nu, sur le sable de ta patrie.

Cet homme n'est autrement connu que par un diplôme de Bérenger du 2 août 905 dans lequel le roi donne les biens du malheureux qui vient d'être exécuté à San Zeno de Vérone⁵³. Cette référence à un obscur personnage ne pouvait être saisie que par un public véronais. Cet exemple montre que ces informations qui nous paraissent inutiles sont en fait des

⁵² *Gesta*, IV, 66-69.

⁵³ *I diplomî di Berengario I (sec. IX-X)*, éd. L. Schiaparelli, Rome, 1903 (Fonti per la storia d'Italia, 35), n°LXII, p. 170-172.

reflets du public pour lequel l'œuvre a été pensée et du climat dans lequel elle a été composée. Un autre détail trahit un univers de pensée véronais. Il s'agit de l'éloge insistant qui est fait du comte de Vérone, Walfred⁵⁴, à deux reprises, tout d'abord pendant le passage en revue des alliés de Bérenger (*Gesta* II, 73-77) et ensuite durant la seconde bataille (*Gesta*, II, 48-160). Ces vers sont renforcés par une glose qui précise *hic precipuus erat amicorum Berengarii* (*Gesta*, II, 73).

À l'inverse de Walfred, Berthe de Toscane et les Toscans ne sont pas épargnés par le poète anonyme. L'aversion du poète pour la marquise de Toscane l'empêche de prononcer directement son nom. Seules des métaphores peuvent qualifier cette figure innommable. Berthe est ainsi comparée à Charybde (*Gesta*, IV, 92) et à une bête monstrueuse, *belua* (*Gesta*, IV, 3). Les Toscans, eux, sont un peuple fourbe et vil, *gens [...] malefida et degener* (*Gesta*, II, 23-24). Dans les deux premiers livres, le poète revient à plusieurs reprises sur cette inconstance des Toscans (I, 84 ; I, 143-146 ; II, 22-25). Il est vrai que le mari de Berthe, Adalbert, n'a jamais été un fervent partisan de Bérenger et que Louis de Provence pénètre en Italie avec l'aide des Toscans, mais ces critiques s'expliquent

⁵⁴ Cet éloge est assez surprenant car Walfred, qui était un des plus fidèles soutiens de Bérenger, va rallier la cause d'Arnulf en 896 et le payer de sa vie, probablement lorsque Bérenger reprend Vérone. Mais le poème semble refléter le bon souvenir laissé par Walfred dans le cœur des Véronais. Malgré ce changement d'alliance, le comte Walfred jouit d'une bonne mémoire dans les années 910. Il est question dans un diplôme d'avril 913 d'une *casa qui fuit bone memorie Vvalfredi comiti* (Schiaparelli, n°88) et, dans un autre de septembre 920, Bérenger offre trois manses *pertinentes de comitatu Veronense et adiacentes in palude Zevedana, [...] sicut tempore Vvalfredi gloriosi comitis ad eundem comitatum Veronensem respexerunt* (Schiaparelli, n°126). Il ne faut bien sûr pas accorder une importance excessive à la portée de ces formules figées mais on constate que, malgré sa trahison, Walfred n'a pas subi de *damnatio memoriae*. Un autre témoin de l'attachement des Véronais à ce personnage est peut-être le *Carmen de Adalbarde* où la ville et ses alentours pleurent un comte Walfred : *Fletque Wvlfredum comitem Verona/Cum suburbanis viculisque cunctis* (MGH, Poetae, 3, p. 694). Mais la datation de ce poème pose problème et il pourrait s'agir d'un autre comte Walfred un peu plus ancien.

surtout par le contexte politique extrêmement tendu entre Bérenger et Berthe dans les années 910. Le marquis d'Ivrée, Adalbert, marié à la fille de Bérenger, se rapproche du parti de Berthe à la mort de son épouse (après janvier 913). Il épouse alors la fille de Berthe, Ermengarde. La date de cette union est incertaine mais sans doute se situe-t-elle entre 913 et 916. Face aux menées des Toscans, Bérenger s'empare de Berthe et de son fils à la fin de l'année 915, peu avant son couronnement, mais il est finalement obligé de les libérer. C'est dans ce contexte de luttes géopolitiques entre Bérenger et Berthe pour obtenir le soutien du puissant marquis d'Ivrée qu'ont sans doute été composés les *Gesta Berengarii*. Si la rupture entre Bérenger et la Toscane est entérinée, il n'en va pas encore de même de ses liens avec son gendre et c'est ce qui justifie la mention rapide d'Adalbert d'Ivrée aux vers 76-79 du livre IV :

*Nec remove viros cessat de parte superbos
Fortis Adalbertus iuvenilibus obsitus annis,
Apenninicolus fausto qui nomine turmas
Elicit, egregio cupidus servire magistro.*

Le vaillant Adalbert, fort de sa jeunesse,
N'a de cesse qu'il n'ait repoussé loin de sa terre ces fiers
guerriers,
Lui qui fait se dresser derrière son nom prospère les
phalanges des Apennins,
Avide qu'il est de servir son glorieux maître.

Il me semble qu'il faut identifier cet Adalbert qui poursuit les restes de l'armée de Louis de Provence hors d'Italie avec Adalbert d'Ivrée, qui avait sans doute déjà épousé Gisèle, la fille de Bérenger en 905. Son comportement, lors de la seconde venue de Louis en Italie, ne fut probablement pas aussi irréprochable mais ces quatre vers seraient aussi une exhortation à rester fidèle au nouvel empereur ainsi qu'un signal bienveillant envoyé au puissant marquis d'Ivrée, courtisé dans les années 910 à la fois par Bérenger et ses

adversaires toscans. Ces quelques vers reflèteraient peut-être le souci de Bérenger de maintenir son alliance avec Adalbert d'Ivrée, qui finira néanmoins par comploter ouvertement contre le roi à partir de 920⁵⁵.

Malgré les incertitudes concernant l'identité de l'auteur et la date de rédaction du poème⁵⁶, de nombreux passages du panégyrique semblent refléter la situation de rédaction de l'œuvre, l'atmosphère qui régnait à l'époque du couronnement impérial de Bérenger et de la phase finale de composition des *Gesta*.

c. Analyse des expéditions de Zwentibold et d'Arnulf

Je voudrais, pour terminer, revenir sur le début du livre III des *Gesta*, qui offre un bon échantillon des problèmes rencontrés jusqu'ici. Le récit des expéditions d'Arnulf et de son fils Zwentibold contre Gui doit, tout d'abord, être comparé à d'autres sources narratives contemporaines pour mesurer l'originalité de ce qu'il dit et de ce qu'il ne dit pas. Pour cela, j'ai utilisé deux textes historiques très développés, les *Annales de Fulda* et la *Chronique de Reginon*, ainsi que les deux annales présentes dans le manuscrit de Monza déjà évoqué, les *Annales Alamannici* (f. 2r-4v) et les *Annales Laubacenses* (f. 29v-30r)⁵⁷.

Si l'on compare la chronologie donnée par les *Gesta* pour les années 893-896 à celles que l'on trouve dans ces textes

⁵⁵ S'il s'agit bien d'Adalbert d'Ivrée, ces vers favorables au marquis n'auraient pas de sens après 920 ; ce détail inviterait à réduire l'intervalle chronologique habituellement proposé pour la rédaction des *Gesta* (915-924) et l'on pourrait supposer que le quatrième livre du panégyrique, si ce n'est le poème tout entier, a dû être achevé entre décembre 915 et 920.

⁵⁶ Sur des critères internes, on situe la rédaction entre fin 915 (le dernier événement raconté) et 922 (arrivée de Rodolphe de Bourgogne en Italie) : cf. E. DÜMMLER, *Gesta Berengarii*, *op. cit.*, p. 11. Cependant, on peut toujours imaginer que certains éléments du poème avaient été rédigés avant 915.

⁵⁷ J'utilise la dernière édition de ces annales déjà évoquée (*Untersuchungen zur frühalemannischen Annalistik*, éd. W. LENDI, *op. cit.*).

contemporains (cf. annexe 2), un constat s'impose d'emblée : on peut distinguer les deux sources italiennes (Liutprand et les *Gesta*) des sources germaniques. Chez Liutprand et le panégyriste, on retrouve en effet exactement les mêmes événements⁵⁸ dans le même ordre avec la même condensation des deux expéditions d'Arnulf dans l'*Antapodosis* et le même déplacement de la mort de Gui, présentée dans les deux textes comme une punition divine. En outre, le récit de l'évêque de Crémone, comme celui du panégyrique de Bérenger, passe sous silence les années 890-892. Le récit de la seconde bataille entre Gui et Bérenger est aussitôt suivi par l'intervention d'Arnulf et de son fils dans les affaires italiennes⁵⁹. Si les deux textes italiens suivent la même chronologie erronée et elliptique, ils sont aussi les seuls à décrire en détail l'expédition de Zwentibold, ignorée de presque toutes les sources germaniques⁶⁰. Cette proximité des deux récits invite à se demander si Liutprand et les *Gesta* n'utilisent pas la même source ou si Liutprand n'est pas directement tributaire du panégyrique dans ce passage, car il ajoute simplement l'épisode de l'empoisonnement d'Arnulf par Ageltrude. À l'inverse, toutes les sources germaniques distinguent les deux expéditions d'Arnulf⁶¹ et toutes rapportent son

⁵⁸ Expédition de Zwentibold – expédition d'Arnulf en Italie – Prise de Bergame et pendaison du comte Ambroise – Prise de Rome – Mort de Gui.

⁵⁹ *Antapodosis*, I 19-20 (*Liudprandi Cremonensis opera omnia*, éd. P. CHIESA, *op. cit.*, p. 19).

⁶⁰ Sur ce point, comme pour la date de l'aveuglement de Louis de Provence, les *Annales Alamannici* du manuscrit de Monza se démarquent encore des autres sources. Les rapports entre le contenu de ce manuscrit et celui des *Gesta Berengarii* seront développés dans ma thèse.

⁶¹ Ces deux expéditions sont aussi les seuls événements rapportés pour ces années par les *Annales Alamannici* du manuscrit de Zurich (aujourd'hui St. Gallen, Stiftsarch., Ms. Zürich Nr. 1) : 894. *Arnolfus rex coepit Italiam simul et Burgundiam*. 896. *Arnolfus Romam veniens imperator efficitur*. Ces annales ont connu une diffusion plus importante que celles du manuscrit de Monza. On les retrouve, par exemple, en marge d'une œuvre de comput, dans un

couronnement. En outre, les deux textes les plus détaillés placent la mort de Gui entre ces deux dates, en 894. On peut d'ailleurs se demander si l'absence de mention de la mort de Gui dans les annales du manuscrit de Monza ne vient pas d'une erreur de copie. Les *Annales de Lobbes* écrivent, en effet, pour l'année 894 : *Wido imperator et Zwentibulc dux*. Il faut très certainement corriger le texte en ajoutant à cette phrase le verbe *obiit* ou *obeunt*, car il s'agit de l'année de la mort de l'empereur Gui et de Svatopulk duc de Moravie. Quant aux *Annales Alamannici* de Monza, étant donné qu'ils utilisent les *Annales de Lobbes* pour ces années – qui sont copiées par la même main dans le manuscrit –, leur auteur a dû penser que *imperator* était un attribut du sujet et c'est pourquoi il écrit pour l'année 895⁶² : *Wido imperator factus*.

La confrontation de ces sources avec le récit des *Gesta* nous invite à nous interroger sur plusieurs choix du panégyriste : pourquoi insister autant sur l'expédition de Zwentibold qui est délaissée par les textes contemporains ? Pourquoi présenter Arnulf et Bérenger côte-à-côte durant l'expédition italienne d'Arnulf alors que les autres sources ne parlent pas de la participation de Bérenger au siège de Bergame en 894 et disent explicitement qu'il n'accompagnait plus Arnulf lors de sa campagne vers Rome en 896 ? Il me semble qu'à travers ces épisodes le poète cherche à disqualifier toutes les prétentions des princes du nord des Alpes sur l'Italie et la couronne impériale.

L'expédition de Zwentibold se solde par un échec militaire, n'a pas de fonction dans l'économie du récit et n'est l'occasion d'aucun exploit de Bérenger. Pourtant, le poète a jugé bon de la sauver de l'oubli, et ceci pour plusieurs raisons.

manuscrit du IX^e et X^e siècles copié dans la région du lac de Constance et conservé à Stuttgart (HB V 20, fol. 17v) ; cf. MGH, *Scriptores*, 1, p. 64.

⁶² Les écarts d'une année sont fréquents entre les deux annales. Par ailleurs, les *Annales de Lobbes* en 895 écrivent *Zwentibulc in regem elevatur*. Zwentibulc ne renvoie plus à Svatopulk mais à son filleul, Zwentibold, le fils d'Arnulf, qui devient en effet roi de Lotharingie cette année, et qui est appelé aussi Zwentibulc dans les *Annales de Lobbes* (cf. a. 900).

Tout d'abord, elle est une préfiguration en abrégé de la future expédition d'Arnulf, qui va aussi s'achever sur un échec stratégique : dans les deux cas, Gui parvient à s'échapper en se cachant (III, 38 et III, 148-150) ; dans les deux cas, Bérenger prend la décision de renvoyer l'armée germanique au nord des Alpes (III, 43 et III, 13-154) ; dans les deux cas, Gui reprend les hostilités aussitôt cette armée repartie (III, 45-48 et III, 161-163). Le père ne fait donc pas beaucoup mieux que son fils. Le poète souligne l'inefficacité des interventions étrangères dans les affaires du *regnum Italicum* et l'épisode de la venue de Zwentibold se conclut de façon significative en rappelant que « seul Bérenger peut vaincre la fureur des ennemis », *solus queat hostilem superare furorem* (*Gesta*, III, 44), critique discrète des ambitions italiennes d'Arnulf⁶³. Surtout, ces quarante vers consacrés à la campagne de Zwentibold en Italie sont l'occasion de créer un rapport d'égalité entre Bérenger et Arnulf, de masquer la hiérarchie qui existait en fait entre les deux monarques et de maquiller les véritables motivations d'Arnulf. Premièrement, le début du livre III insiste sur la parenté de Bérenger et d'Arnulf (*regum per stemmata iuncti*, III, 4 ; *nostra progenies*, III, 14) et sur leur amitié (III, 15, III, 23 et III, 58)⁶⁴. Cette proximité est mise en scène dans le dialogue entre Bérenger et Zwentibold, où les deux rois se souhaitent mutuellement bonne santé (*Gesta*, III, 31-36). En outre, en préférant raconter l'expédition de Zwentibold plutôt que la première campagne d'Arnulf, comme le font les sources germaniques, le poète choisit un contexte plus favorable à Bérenger car Zwentibold n'est pas un roi et est encore un *iuvenis* (III, 29). Le prince annonce sa venue au roi italien et attend son autorisation pour pénétrer sur ses terres (III, 23-31). Ce qui est en jeu derrière cet échange de courtoisies est capital : il s'agit de montrer que

⁶³ Dans le poème, ce n'est pas Bérenger qui vient demander de l'aide à Arnulf mais Arnulf qui décide de lui-même de venir prêter main forte à son ami.

⁶⁴ Cf. A. EBENBAUER, "*Carmen historicum*", *op. cit.*, p. 188.

Bérenger n'a pas subi les interventions militaires germaniques mais qu'elles n'ont eu lieu qu'avec son accord.

Le récit de l'expédition d'Arnulf en Italie accompagné de Bérenger obéit aux mêmes logiques. Les autres sources nous révèlent qu'Arnulf considérait Bérenger comme un vassal, tout au mieux comme un allié utile et qu'il n'hésita pas à tenter de le faire aveugler lorsqu'il s'avéra trop dangereux pour ses ambitions italiennes. Le poète des *Gesta*, lui, ne peut pas ne pas parler des descentes d'Arnulf en Italie, mais il décide de présenter le roi de Francie orientale non pas comme un prétendant de plus au trône d'Italie et à la couronne impériale mais comme un fidèle parent de Bérenger. Là encore, le but est de montrer que Bérenger est pour l'Italie ce qu'Arnulf est en Germanie : le successeur légitime de Charles le Gros. Ce message n'était pas inutile en 916 car, même après son sacre par le pape, Bérenger ne faisait pas l'unanimité et une bonne partie de la noblesse italienne n'avait pas hésité à appeler par deux fois Louis de Provence en Italie et s'appêtait à faire de même quelques années plus tard avec Rodolphe de Bourgogne.

Le panégyriste avait un autre intérêt à détailler la chevauchée d'Arnulf et de Bérenger à travers l'Italie : elle lui offre l'occasion de comparer les deux monarques. Si les faits historiques et les impératifs littéraires empêchaient le poète de présenter Arnulf comme un autre Gui de Spolète, il n'en fait pas pour autant un second Bérenger. Les tensions qui ont existé entre les deux rois se lisent en pointillé dans le livre III car derrière le modèle du fidèle ami pointe la figure du tyran colérique et violent. Et l'on comprend mieux, dans cette perspective, l'importance donnée dans le récit de l'expédition d'Arnulf à la prise de Bergame (III, 79-123)⁶⁵ et au passage des deux rois à Rome (III, 124-160). La prise de Rome par la force, *vi* (III, 135), au livre III est à comparer, en effet, avec le récit que fait le livre IV de l'entrée pacifique de Bérenger, seul,

⁶⁵ C'est-à-dire 44 vers sur les 110 hexamètres que le poète consacre à l'expédition d'Arnulf.

dans la Ville, où il est accueilli par une foule en liesse (IV, 105-139), qui contraste avec les *Quirites* du livre III, contraints d'ouvrir leurs portes aux assaillants (III, 142-144). Dans le cas de Bergame, il s'agit aussi de disculper Bérenger. La ville de Bergame est pillée, ses lieux saints sont saccagés, son comte resté fidèle à Gui est pendu, détail souvent mentionné par les historiens médiévaux⁶⁶ ; la description pathétique de ces exactions s'accompagne d'une disparition momentanée de toute mention de Bérenger. À l'inverse, une fois la ville prise, le poète se focalise sur un Arnulf colérique et cruel qui condamne le malheureux comte Ambroise à un *genus invisum loeti* (III, 118). Les choix du poète sont motivés moins par les événements en tant que tels que par un autre récit de ces événements qu'il s'agit de combattre. Ici, il est évident que le poète anticipe des critiques ou répond à des attaques envers Bérenger en le disculpant entièrement des forfaits commis par les Germains en Italie. C'est d'ailleurs la même logique qui pousse le poète à décrire longuement les circonstances de l'accident de chasse ayant causé la mort de Lambert de Spolète car, comme le rapporte Liutprand (*Antapodosis*, I, 42), circulait une autre théorie qui pouvait impliquer Bérenger selon laquelle l'accident de Lambert n'aurait été qu'un assassinat maquillé. De même, le poète insiste fortement sur l'innocence de Bérenger dans l'aveuglement de Louis de Provence au début du livre IV, ce qui sous-entend qu'on lui reprochait effectivement cet acte.

Il apparaît donc clair que le traitement des événements dans la seconde partie des *Gesta* ne dépend pas seulement d'impératifs littéraires, historiques ou idéologiques mais qu'il est bien souvent une réponse anticipant les attaques d'une partie de l'auditoire. La longueur et la précision d'un épisode révèlent l'existence d'une autre version des faits qu'il faut

⁶⁶ Elle est racontée non seulement par Liutprand, les *Annales de Fulda*, Réginon de Prüm mais aussi dans des textes postérieurs comme la *Chronographia* de Sigebert de Gembloux, le *Liber certarum historiarum* de Jean de Viktring ou la *Chronica regum Romanorum* de Thomas Ebendorfer.

combattre. En définitive, le travail de sélection du poète ne porte pas uniquement sur la matière historique mais aussi sur la matière historiographique, sur les *gesta* et leur *memoria*.

Conclusion

Se réclamant à la fois de Thalie⁶⁷ et de Clio, le panégyriste de Bérenger traite avec une liberté toute poétique sa matière historique. Certes, les *Gesta Berengarii* ont une logique narrative interne qui les rapproche de l'*Énéide* ou de la *Tbébaïde*. Mais le panégyrique de Bérenger est aussi une source historique de premier ordre et ne doit pas être négligé. Pour bien le lire et le comprendre, il faut avoir sans cesse à l'esprit les logiques qui président aux choix du poète.

Ces choix peuvent s'expliquer par des raisons littéraires, encomiastiques ou idéologiques mais ils peuvent aussi avoir des raisons politiques. Les exemples analysés montrent qu'il est fructueux de s'intéresser particulièrement aux événements importants passés sous silence et aux événements secondaires racontés. Chaque détail, chaque silence parle à l'auditoire. Encore plus peut-être que pour les autres textes, il faut ainsi tenir compte du public de l'œuvre, de ce qu'il pouvait considérer comme « recevable » ou non et de ce qu'il pouvait entendre et comprendre en lisant ou entendant ce texte. S'il est souvent un miroir déformant des faits qu'il rapporte, le panégyrique de Bérenger reflète de façon précise les tensions et les enjeux de la situation historique qui l'a vu naître. Derrière Thalie et Clio, derrière le plaisir des mots et la fonction mémorielle, c'est un message politique adressé autant aux partisans qu'aux opposants du nouvel empereur qui se donne à lire en pointillés.

⁶⁷ C'est un *topos* de la poésie profane que de se présenter comme une activité futile : cf. E. R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, p. 528-531.

Annexe 1

Chronologie effective des événements ⁶⁸	Chronologie fictive des événements d'après les <i>Gesta Berengarii</i>
<p>Entre déc. 887 et fév. 888 : Bérenger est élu roi d'Italie à Pavie.</p> <p>Fin oct. 888 : bataille de Brescia contre Gui.</p> <p>Début 889 : défaite de Bérenger sur les rives de la Trébie.</p> <p>Fév. 889 : <i>Gui est proclamé roi d'Italie à Pavie.</i></p> <p>(...)</p> <p>21 fév. 891 : <i>Étienne V couronne Gui empereur.</i></p> <p>Automne 893 : l'expédition menée par Zwentibold et Bérenger échoue.</p>	<p>Livre I = fév. 888-oct. 888 (à peine un an, cf. I, 127)</p> <p>I, 30-47 : fin du règne de Charles le Chauve et élections d'Arnulf, d'Eudes et de Rodolphe de Bourgogne.</p> <p>I, 48-59 : couronnement royal de Bérenger à Pavie.</p> <p>I, 60-75 : paix en Italie</p> <p>I, 76-241 : première bataille.</p> <p>Livre II = oct. 888 à février 889.</p> <p>II, 1-105 : catalogues des armées</p> <p>II, 106-279 : discours de Bérenger et seconde bataille contre Gui.</p>
<p>Jan. 894 : Arnulf passe les Alpes ; avec Bérenger, il prend Bergame et pend le comte Ambroise.</p> <p>Printemps 894 : <i>Arnulf retourne en Germanie.</i></p> <p>Oct.-Nov. 894 : <i>mort de Gui.</i></p> <p>Oct. 895 : <i>début de la seconde campagne d'Arnulf.</i></p> <p>Début fév. 896 : <i>Bérenger évite de peu de se faire aveugler par Arnulf.</i></p> <p>Fin fév. 896 : <i>Arnulf prend Rome seul et est sacré empereur par Formose.</i></p> <p>Oct. ou nov. 896 : Lambert et Bérenger se rencontrent à Pavie.</p> <p>15 oct. 898 : mort de Lambert de Spolète.</p> <p>24 sept. 899 : <i>lourde défaite de Bérenger face aux Hongrois.</i></p> <p>11 oct. 900 : <i>Louis de Provence est couronné roi à Pavie.</i></p> <p>Fév. 901 : <i>couronnement impérial de</i></p>	<p>Livre III = automne 893-fin 898</p> <p>III, 1-49 : expédition de Zwentibold avec Bérenger</p> <p>III, 50-160 : expédition d'Arnulf avec Bérenger</p> <p>III, 161-197 : mort de Gui</p> <p>III, 198-244 : paix avec Lambert</p> <p>III, 245-299 : mort de Lambert (deux ans plus tard d'après le poète)</p>

⁶⁸ Les événements en italiques ne sont pas racontés dans le panégyrique.

<i>Louis de Provence par Benoît IV.</i> Fin 902 : <i>Louis est chassé d'Italie et retourne en Provence.</i>	
21 juil. 905 : Louis revient en Italie et s'empare de Vérone sans coup férir. Entre le 21 juil. et le 1^{er} août 905 : Bérenger reprend Vérone et fait aveugler Louis (...) Fin 915 : Jean X couronne Bérenger empereur.	Livre IV (il commence quatre ans plus tard d'après le poète) = 905-fin 915 IV, 1-79 : expédition de Louis en Italie jusqu'à son aveuglement. IV, 80-99 : le pape propose la couronne impériale à Bérenger. IV, 100-208 : couronnement à Rome.

Annexe 2

Voir fichier joint.